



**HAL**  
open science

## “ Ville portuaire et roman contemporain : Le Triangle d’hiver de Julia Deck ”

Florence Bernard

### ► To cite this version:

Florence Bernard. “ Ville portuaire et roman contemporain : Le Triangle d’hiver de Julia Deck ”. “ Ville portuaire, un espace-frontière ”, Catherine Haman et Agathe Leyssens, Dec 2017, Dunkerque, France. hal-03960776

**HAL Id: hal-03960776**

**<https://hal.science/hal-03960776v1>**

Submitted on 27 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Ville portuaire et roman contemporain : *Le Triangle d'hiver* de Julia Deck »,

Florence Bernard Aix Marseille Univ, CIELAM, Aix-en-Provence, France

En 2014, deux ans après le remarqué *Viviane Elisabeth Fauville*, les éditions de Minuit publient le second roman de Julia Deck, *Le Triangle d'hiver*. Le récit s'attache une nouvelle fois aux pas d'une héroïne soumise à des troubles de la personnalité et de la mémoire. Pour autant, il ne s'agit plus d'une employée tiraillée entre ses responsabilités de cadre et de jeune mère, que l'on soupçonne d'avoir assassiné son psychanalyste. C'est désormais à une modeste intérimaire que s'intéresse la narration : désireuse de s'évader d'un quotidien médiocre et solitaire, elle erre de port en port, dans l'attente de la rencontre qui lui offrira un meilleur train de vie.

Au-delà de son style, d'une étonnante maîtrise, ce roman retient l'attention en ce qu'il brosse du cadre de l'action un tableau tout en nuances, riche de l'influence de courants littéraires majeurs des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. L'insistance sur la mixité sociale qui règne dans la ville portuaire constitue un emprunt à la tradition du roman réaliste. S'il s'ouvre sur un ailleurs que de gigantesques paquebots vont explorer, c'est avant tout dans ses bars, ses musées, ses restaurants ou ses boutiques que le port ménage des occasions de rencontre de nature à bousculer le cours d'un destin et à hisser une simple caissière au rang de femme entretenue. Pour autant, l'héroïne de Julia Deck ne possède ni l'ambition de Rastignac ni la bonne fortune de *Bel-Ami* ; sur elle planerait plutôt l'ombre de Gervaise, condamnée par son indolence et par sa naïveté à connaître, après une brève période d'aisance, les affres auxquelles la vouent ses modestes origines.

*Le Triangle d'hiver* ne se borne cependant pas à produire une énième illustration de la théorie du milieu chère à Balzac et à ses héritiers naturalistes : la représentation que le roman livre de la ville portuaire s'accompagne d'éléments moins réalistes, au service d'une mise en espace de la crise identitaire qui frappe les personnages. Reprenant à son compte plusieurs des caractéristiques thématiques et formelles du Nouveau Roman, dont elle fait perdurer l'esthétique au sein des éditions de Minuit, Julia Deck souligne la déroute de l'individu, la perte de ses signes distinctifs et de sa consistance au profit d'un environnement qui menace de l'engloutir et de l'annihiler par sa prééminence. Cités marquées, dans une plus ou moins grande mesure, par les destructions de la seconde guerre mondiale, Le Havre, Saint-Nazaire et Marseille, où l'action se déploie successivement, offrent en outre la matière à une réflexion

sur la mémoire, la violence et les faux-semblants, dans le sillage de *Terminal Frigo* de Jean Rolin<sup>1</sup> : la ville portuaire apparaît ainsi comme un espace mental où se projettent la folie de l'héroïne et, plus largement, les obsessions et les tensions qui agitent toute une société.

## Ville portuaire, carrefour des possibles ou voie sans issue ?

*Viviane Elisabeth Fauville* prenait place dans la Capitale : si la romancière étudiait déjà la manière dont le milieu urbain confronte différentes catégories de population, le personnage principal de l'ouvrage, jeune cadre de 40 ans, appartenait à la bourgeoisie. Le choix de situer l'intrigue du *Triangle d'hiver* entre Le Havre, Saint-Nazaire et Marseille témoigne d'un désir d'explorer de nouveaux territoires, plus marginaux, non seulement d'un point de vue géographique – il s'agit d'agglomérations de bord de mer – mais aussi social. La ville portuaire est ici dépeinte du point de vue d'une jeune femme de modeste condition.

### Ville portuaire et mixité sociale

Comme pour immédiatement affirmer les difficultés matérielles que rencontre l'héroïne, le premier chapitre s'ouvre sur le rendez-vous qu'une conseillère pour l'emploi a fixé avec elle<sup>2</sup>. « Les lettres amoncelées dans sa boîte » lui rappellent quotidiennement sa situation peu enviable, entre « factures impayées, bons souvenirs du Trésor public, débiteurs qui ne tarderont pas à prendre des mesures au cas où elle ne régulariserait pas sa situation<sup>3</sup>. » Célibataire, sans enfants à charge mais aussi sans famille

---

<sup>1</sup> Julia Deck dit s'être inspirée, pour son roman, de la lecture de *Terminal Frigo*. Le livre de Jean Rolin, qui fait l'objet de l'étude de Pierre Hyppolite au sein de cet ouvrage, l'a marquée par l'intérêt que l'auteur accorde, avec un regard d'« ethnographe », à des villes que la littérature se passe habituellement d'utiliser comme décor (« Dans les poches de Julia Deck », Interview par Christine Marcandier, Edition Les mains dans les poches, *Mediapart*, 13 juillet 2014, cf. le lien suivant : <https://blogs.mediapart.fr/edition/les-mains-dans-les-poches/article/130714/dans-les-poches-de-julia-deck>, consulté le 18 décembre 2017).

<sup>2</sup> La description même du bureau où elle a dû prendre place met l'accent sur l'impasse dans laquelle elle se trouve : « [...] la fenêtre qui encadre une rue morne. Rectangle où cependant se distinguent, quand on insiste un peu, une bande de trottoir plantée de potelets à boule, un parallélogramme de chaussée désert et le parement jaunâtre de l'immeuble adverse. Puis le regard bute obstinément contre la plinthe. » (*Le Triangle d'hiver*, Paris, Minuit, 2014, p. 9).

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 19, comme la citation précédente.

pour l'épauler, elle ne fréquente plus ses collègues de travail depuis son licenciement. Elle semble ainsi totalement « privée de liens »<sup>4</sup>, ne disposant pas même d'un téléphone portable puisqu'elle « n'a pas les moyens d'entretenir un opérateur. »<sup>5</sup> et qu'elle n'a visiblement aucune connaissance à joindre. Dans ce marasme, elle n'hésite désormais plus, pour obtenir les articles vestimentaires que ses revenus ne lui permettent pas de s'offrir, à les dérober voire à monnayer ses charmes auprès du responsable de la réserve d'un magasin H&M<sup>6</sup>.

Teinté d'une coloration réaliste qui semble actualiser les thèmes des romans balzacien ou zolien, le récit montre que la jeune femme a tous les jours l'occasion d'observer des personnes plus argentées qu'elle. Les ports qu'elle écume sont comme des portes ouvrant sur un ailleurs que de gigantesques vaisseaux des mers vont explorer. Certes, la misère y est présente. Le tableau que la page 47 brosse de Saint-Nazaire n'est pas des plus engageants :

Saint-Nazaire ne se découvre pas à travers un ouvrage monumental asseyant le prestige de la ville, tel qu'on le voit à Paris ou dans les stations balnéaires réputées. Saint-Nazaire possède une infrastructure ferroviaire modeste, bâtie dans les années 1950 en remplacement de celle qui, jusqu'à la Deuxième Guerre, amenait aux paquebots les voyageurs en partance pour le Mexique. Saint-Nazaire, de nos jours, survit grâce aux miettes des chantiers navals et de l'usine aéronautique. Si l'on tente de se la figurer à partir des éléments colportés par les informations télévisées, c'est une ville en faillite, peuplée de dockers musclés, d'ouvriers portuaires intérimaires et de retraités, un paysage de grues et de portiques où seuls le cri des mouettes et le vent dans les carrelages de pêche s'élèvent contre la marche des machines.

Mais dans cette cité, comme dans toutes les autres grandes villes portuaires où l'héroïne du *Triangle d'hiver* se rend, pauvres et riches cohabitent :

[...] en retrait du centre-ville subsistent quelques villas balnéaires. Les architectes du Second Empire n'y étaient pas allés de main morte, surchargeant les façades d'ornements antiques, médiévaux, mauresques ou normands, empilant les stucs et les émaux, les tourelles et les colonnettes, puis chapeautant le tout de pignons pointus. [...] Une plaque près de l'entrée indique leur nom, Doux Repos, Beau Séjour, Beau Rivage <sup>7</sup>[...].

Environné de noms invitant au rêve et au voyage<sup>8</sup>, comme « la pointe de Floride<sup>9</sup> » ou « la rue de Paris<sup>10</sup> », le modeste studio qu'elle occupe au Havre offre une vue imprenable sur les plaisanciers qui

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 78-79 : « Elle explore les faubourgs, les bistrotts où elle fait les poches de clients, les magasins de prêt-à-porter périphériques bradant des stocks qu'on n'a pas pris la peine d'amarrer à des antivols. De temps à autre, elle est bien obligée de visiter la réserve du H&M pour se procurer certains articles, elle se présente après les livraisons et fait le nécessaire pour obtenir ce dont elle a besoin. »

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 61-62.

<sup>8</sup> La réalité est tout autre : le quartier qu'elle habite se compose de bâtiments qui « abritent des agences de travail temporaire, des loueurs automobiles, ainsi qu'un droguiste proposant une gamme spécialement étendue de produits répulsifs – anti-moustiques, mites, mouches, blattes, termites, rats, souris, mulots. » (*Ibid.*, p. 26).

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 25-26.

évoluent à bord de luxueux navires<sup>11</sup>. De fait, les brasseries, les musées, les boutiques de la ville portuaire, où séjournent des personnes relevant d'autres catégories sociales que la sienne, constituent, aux yeux de la jeune femme, une voie de salut bien plus sûre que l'agence Pôle Emploi<sup>12</sup>. Le lecteur l'accompagne ainsi dans un « bar lounge<sup>13</sup> », qu'elle a préféré à un restaurant meilleur marché malgré la faim qui la tenaille : dans cet établissement où « le cocktail le moins cher coûte huit euros<sup>14</sup> », elle finit par se faire aborder par un steward en escale, « propriétaire d'un studio en ville [...] dans le luxueux ensemble ouvrant sur la rade des plaisanciers<sup>15</sup>. » Après avoir profité des largesses de l'inconnu, elle découvre son pied-à-terre et la vue qu'il possède : « A travers la baie vitrée, elle distingue les bras de la digue qui protègent les bateaux de plaisance, bercés par le clapotis de l'eau sombre. Elle suit des yeux le dessin des pontons où sont amarrés les Zodiac, les voiliers, parcourt le fin treillage des gréements<sup>16</sup>. » La suite du chapitre nous la montre quitter en catimini le domicile de son amant éphémère, après avoir prélevé dans le portefeuille de ce dernier de quoi poursuivre sa route. Prostitution occasionnelle, vol : on le voit, conformément au modèle du *picaro* d'antan, la demoiselle n'hésite pas à enfreindre la loi et ce, d'autant plus volontiers que sa victime n'est ici que de passage. Mais le sort que le récit lui fait connaître est plus sombre : le déterminisme semble condamner à l'échec sa tentative d'ascension sociale. Ainsi, bien qu'elles lui permettent d'améliorer quelque peu son quotidien, les villes portuaires où elle sévit déçoivent ses attentes.

## La ville portuaire, eldorado trompeur

Aussi peu vraisemblable qu'elle paraisse<sup>17</sup>, la rencontre tant espérée finit par survenir : l'évolution de la relation que la jeune femme noue avec cet homme occupe l'essentiel du récit. « Inspecteur de navires<sup>18</sup>[...] », il séjourne dans les hôtels les plus prestigieux<sup>19</sup> et loue, pour un montant mensuel de 2200 euros,

---

<sup>11</sup> Mademoiselle a bien conscience qu'ils sont en mesure de « claquer à la roulette trois salaires minimum interprofessionnels de croissance » (*Ibid.*, p. 19)

<sup>12</sup> La belle n'a en effet aucun désir de « collectionner les coupons de réduction dans les supermarchés discount » ou de « manger éternellement des raviolis en boîte, à peine tiédés sur le convecteur de la salle de bains. » (*Ibid.*, p. 55).

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>17</sup> La romancière a en effet confié le plaisir qu'elle avait éprouvé à situer une histoire d'amour dans le « cadre hautement improbable » d'une ville portuaire (cf. « Dans les poches de Julia Deck », *op. cit.*).

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>19</sup> Ainsi, à Saint-Nazaire où leurs chemins se croisent, il s'agit d'un « établissement de la meilleure catégorie où il occupe une chambre de classe Executive » (p. 75). Après s'être allongée sur « lit queen-size » (p. 78) puis avoir

un appartement situé dans la Capitale. Pour autant, ce rêve ne dure que trois semaines : croyant bernier son compagnon, c'est elle-même que l'héroïne a prise au piège. Le désir d'une existence plus confortable que la sienne l'a en effet conduite à endosser l'identité de Bérénice Beurivage, un personnage de romancière issu d'un film d'Eric Rohmer sorti dans les salles en 1993, *L'Arbre, le maire et la médiathèque*. La voici donc parée du statut d'artiste littéraire. Mais elle ne possède hélas pas le talent de Martin Eden, le marin et docker qui, sous la plume de Jack London, devient un écrivain à succès. Ignorant tout des affres et des joies de la création qui anime le véritable artiste, elle n'a accès qu'au versant public, mondain, voire « *people* » que les personnalités livrent dans des revues quelconques<sup>20</sup> :

Les romancières, je les ai vues dans les magazines de salles d'attente, sur les pages de *Madame Figaro*. Elles y ouvrent les portes de leurs salons parisiens, posant à leur bureau, devant la bibliothèque, au fond de baignoires d'angle où elles barbotent pour trouver l'inspiration. [...] Les romancières ignorent les réveils à l'aube pour emprunter d'épouvantables transports en commun. Levées à l'heure qui leur plaît, elles se promènent sous les volutes de longues cigarettes à la poursuite du meilleur mot, de la meilleure phrase, et transcrivent ce qui leur est ainsi venu dans de beaux carnets reliés en cuir.

L'appartenance de la jeune femme à un autre milieu que celui auquel elle aspire est à l'origine du mensonge qu'elle a forgé. Malheureusement pour elle, son manque de culture conditionne également la démystification qui va s'ensuivre. En dépit de ses efforts, minimes, pour donner le change, comme lorsqu'il s'agit de troquer « ses baskets à scratch, son anorak argent doublé de fourrure synthétique »<sup>21</sup> contre « une robe noire ajustée à la taille » et « des bottines rouge vif et un sac à main dans le même ton »<sup>22</sup>, elle demeure prisonnière de sa classe. La narration exhibe sans indulgence les limites de ce « costume qui, d'un peu loin (ou d'un œil myope), semble provenir des meilleures boutiques<sup>23</sup>. » A défaut de posséder un cahier en cuir comme ceux avec lesquels posent les romancières dans les revues qu'elle compulse, elle dessine ou griffonne sur un « carnet décoré d'étoiles en strass »<sup>24</sup>, dont la vulgarité révèle une réelle incapacité à mesurer pleinement l'écart qui la sépare du rang auquel elle prétend. Par conséquent, la rupture avec son amant est inévitable, au sein d'un environnement qui, de façon toute symbolique, traduit sur le mode spatial son échec à briser le carcan dans lequel la société l'a enfermée. En effet, jamais il n'est donné à l'héroïne de Julia Deck de quitter sa condition en même temps que la terre ferme : elle reste à quai, exclue de la grande aventure que son nom d'emprunt<sup>25</sup>, Beurivage, semblait lui promettre. Une scène résume cet empêchement. Placée au début du roman, elle la montre

---

paressé dans « la baignoire d'angle équipée de jets pivotants [...] », p. 79, l'héroïne part déguster un plat à base de « noix de Saint-Jacques » (p. 87).

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 10-11.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>23</sup> *Idem.*

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 9 : « Il suffit de prononcer ce nom et tout de suite la perspective se déploie, l'horizon s'élargit. »

observant un paquebot à travers la fenêtre de son studio. La description de ce géant des mers, qui écrase de toute sa hauteur son petit logement situé au deuxième étage d'un immeuble, illustre, sur le mode littéral, l'extrême difficulté qu'il y a pour elle à briser le plafond de verre qui entrave son ascension : « C'est un navire de croisière moderne, trois cents mètres de long et dix étages érigés sur l'eau calme. Quatre mille personnes circulent peut-être à l'intérieur de ses superstructures, mais la paroi étincelante ne laisse rien deviner de cette agitation, parfaitement étrangère à la ville qui s'étend au-delà du quai<sup>26</sup>. » Le Grand Port Maritime de Marseille où son compagnon inspecte des navires ne lui ouvre pas plus ses portes<sup>27</sup> :

Enjambant la glissière, elle a escaladé le remblai, s'est approchée du grillage qui découpait en losanges la vue sur les quais, les grands T turquoise des portiques puis la mer incolore sous le soleil du matin. Un temps infini, elle a longé ces grilles à la recherche d'un passage, d'un trou creusé par les lapins entre deux piquets, mais le secteur était hermétiquement gardé.

Et quand il lui est enfin donné d'accéder au Grand Port Maritime du Havre, où l'attend un poste d'intérimaire, il « s'agit de nettoyer, entre l'aube et l'aurore, le foyer des docks »<sup>28</sup>. Nulle autre perspective pour elle que celle de la fuite face aux regards libidineux qu'on lui lance<sup>29</sup>.

Zone industrielle et touristique, la ville portuaire constitue un microcosme de la société dans son ensemble, de ses inégalités et de ses injustices. Elle contribue toutefois aussi à la mise en espace de la crise identitaire qui frappe le personnage principal.

## La ville portuaire, catalyseur d'une crise identitaire

C'est en effet au moins autant l'influence du Nouveau Roman que celle du roman réaliste qui se fait sentir dans le second roman de Julia Deck, le port se voyant offrir bien plus de caractéristiques que les personnages, dont les prérogatives semblent se dissoudre selon un schéma proche de celui que Nathalie Sarraute analysait, en son temps, dans son essai *L'Ere du soupçon*.

## La prééminence de la ville sur l'individu

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 96-97.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 169.

Seuls trois personnages possèdent un prénom et un nom. La première, Solange Pinget, conseillère de Pôle Emploi, reste une figure très secondaire. Quant aux deux autres femmes, elles ont usurpé leur identité : tout comme l'héroïne, sa rivale dans le cœur de l'Inspecteur semble s'être rebaptisée d'après l'un des personnages du film de Rohmer *L'Arbre, le Maire et la Médiathèque* : Blandine Lenoir. Bérénice Beurivage elle-même est d'ailleurs le plus souvent appelée « Mademoiselle », une mise à distance proche de celle pratiquée par les auteurs du Nouveau Roman à l'égard de leurs protagonistes<sup>30</sup>. Tous les autres ne sont désignés que par un prénom ou par un nom<sup>31</sup>, ou – cas le plus fréquent – par la fonction sociale qu'ils occupent. Le portrait physique des personnages n'est pas plus clairement établi. Certes, nous savons que la jeune femme dont nous suivons les pas a dépassé la trentaine<sup>32</sup>. Le narrateur nous a également appris qu'elle ressemble beaucoup à Arielle Dombasle, la Bérénice Beurivage de Rohmer. Mais, de ce fait même, nous n'avons pas pleinement accès à ce qui constitue sa singularité. Quant aux traits de l'Inspecteur, nous n'en apprenons que ce que sa compagne veut bien nous en dire, son regard s'attachant à tout ce qui, en lui, témoigne de son statut de mâle dominant<sup>33</sup>. Ainsi, dépourvus d'un nom, d'un prénom, d'un métier en tant que tel (le roman ne montre jamais l'Inspecteur au travail, pas plus que la journaliste Blandine Lenoir), les protagonistes du roman sont en outre dotés d'une apparence qui renvoie à un modèle bien connu (une comédienne ou un archétype), ce qui les prive d'une individualité propre. Leurs qualités intellectuelles ne sont pas plus mises en valeur. Bien au contraire, leur médiocrité en ce domaine est frappante. L'Inspecteur, qui pourtant « supervise [...], contrôle [...], vérifie »<sup>34</sup>, ne brille ainsi ni par sa perspicacité ni par son esprit d'initiative. Il ne songe en effet pas à user des moyens d'information les plus élémentaires pour confondre sa conquête, qui prétend être romancière<sup>35</sup>. Quant à l'héroïne, son amant finit même, non sans une certaine cruauté, par la comparer à une « carpe »<sup>36</sup>, tant elle manque de répartie et souffre de confusion mentale. Par contraste, ce sont les lieux où se déroule l'action du roman qui ont le beau rôle, écrasant de leur envergure les personnages qui évoluent en leur sein.

---

<sup>30</sup> Nous songeons notamment à *Monsieur* de Jean-Philippe Toussaint (Paris, Minuit, 1986).

<sup>31</sup> M. et Mme Baridou restent toutefois des personnages de troisième plan. Il en va de même de Mathilde et de Sylvie, les deux employées avec lesquelles l'héroïne a sympathisé lorsqu'elle travaillait dans un magasin Darty.

<sup>32</sup> Une barmaid peut ainsi aisément avoir « dix ans de moins » qu'elle, p. 28.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 65 : « Les lèvres de l'Inspecteur pourraient aussi bien ne produire aucun son, occupées seulement à découvrir les dents qu'il a fort bien alignées, maxillaire inférieur emboîté au millimètre derrière le supérieur, incisives au cordeau et canines à peine plus effilées préparant en souplesse la transition vers les prémolaires. Bérénice ne cherche pas plus loin. »

<sup>34</sup> *Idem.*

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 118 : « Je m'en suis voulu de ne pas y avoir pensé plus tôt : il suffisait d'entrer ton nom dans un moteur de recherche pour comprendre qu'il n'y a pas de Bérénice Beurivage. Sinon au cinéma, dans un film de 1993. »

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 104 : « Je ne suis pas très curieuse » (p. 69), « Je ne vais pas beaucoup au cinéma », « [...] je n'ai jamais eu beaucoup de mémoire » (p. 76), bredouille-t-elle pour couper court à tout questionnement embarrassant.



Le récit mentionne ainsi très minutieusement la forme et le nom des bâtiments que longe Mademoiselle, mais aussi les places et les rues qu'elle arpente, nous permettant de retracer précisément, comme sur une carte, ses déambulations dans Le Havre, Saint-Nazaire, Marseille ou encore Paris. A ce titre, l'adresse parisienne de l'Inspecteur est symptomatique du rôle négatif que le cadre urbain exerce sur l'héroïne du roman. Située dans l'« impasse de Tanger », elle apparente la ville à un labyrinthe, où abondent les culs de sac. Promesse d'évasion, les ports n'offrent pas plus d'issue à Mademoiselle que la Capitale.

Le paquebot qui vient accoster devant ses fenêtres, au Havre, manifeste clairement l'absence de perspective qui l'attend. Bien loin de lui donner accès à un nouveau monde, il « barre la vue de sa porte-fenêtre » et « ouvre [...] sur une grille de hublots<sup>37</sup>. » A l'instar de Jean-Marie Gustave Le Clézio qui, en 1980, dans son roman intitulé *Désert*, faisait de Marseille un lieu de claustration pour Lalla, une jeune immigrée marocaine, Julia Deck transforme la cité phocéenne, tout comme Le Havre et Saint-Nazaire, en un espace carcéral<sup>38</sup> et mortifère<sup>39</sup>. La ville portuaire devient en outre le support d'une réflexion plus aiguë encore sur l'identité : elle s'affirme comme la projection, sur le mode spatial, de l'errance mentale de Mademoiselle, incapable d'ordonner ses souvenirs et de donner un sens à sa vie.

## Le Havre, Saint-Nazaire, Marseille : les affres de la mémoire

Les trois ports que choisit Julia Deck sont certes différents : de la Manche à la mer Méditerranée en passant par l'océan Atlantique, ils balayent la France du nord au sud, de l'ouest à l'est. Plusieurs bâtiments célèbres situés dans chacune de ces villes sont en outre nommés, comme nous l'avons dit plus haut, ce qui inscrit l'intrigue dans des cadres distincts : la description de « la base sous-marine » de Saint-Nazaire occupe ainsi un assez long passage<sup>40</sup>, tout comme est dépeinte, avec force détail, la cathédrale de « la Major », non loin du « fort Saint Jean »<sup>41</sup>, deux édifices bien connus des Marseillais. Cet ancrage géographique ne compense pas pour autant les nombreux points communs qu'entretiennent dans le roman la cité phocéenne, Le Havre et Saint-Nazaire : mêmes hôtels et mêmes restaurants, mêmes zones

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>38</sup> Ainsi, « [...] il lui semble avoir parcouru mille fois ce sentier qui toujours ramène au point de départ<sup>38</sup>. » Mademoiselle quitte Le Havre au tout début du roman et s'y retrouve à la toute fin, au même stade, celui de la case Pôle emploi.

<sup>39</sup> L'agression dont est victime Mademoiselle à Marseille illustre la dangerosité de la ville portuaire : « Bientôt, ils lui réclament de l'argent, veulent s'approprier les billets chiffonnés dans ses poches, Allez blondasse, sois gentille ou je te fais ta fête. » (*Ibid.*, p. 108).

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 109-111.

de chantiers et mêmes jetées, sillonnés par les mêmes navires. La reprise de ces motifs crée une porosité des espaces qui sème le doute dans notre esprit : dans quelle ville nous trouvons-nous, au juste<sup>42</sup> ? Souvent désertes, dépeuplées, les rues et les places reflètent, au moins autant qu'elles la suscitent, l'angoisse du vide et la confusion mentale de Mademoiselle :

Comme il ne circule pas davantage de véhicules sur la chaussée que de piétons sur les trottoirs, elle remonte la ligne blanche en prenant garde à poser chaque pas sur le trait. [...] Il ne subsiste aucune trace des architectures qui se sont succédé, entremêlées avant que les Alliés ne les ratissent. Les rues neuves se tiennent seules, vidées de la population qui n'est pas revenue après les grands travaux d'après-guerre. Des années s'étaient écoulées, les habitants avaient pris leurs marques à la périphérie, dans des quartiers vérolés de ronds-points, de centres commerciaux, si bien qu'elle atteint le monument aux morts sans avoir croisé le moindre visage.

C'est d'autant plus vrai que les ports mentionnés dans le roman entretiennent avec le personnage principal un même rapport complexe au passé, un même besoin d'articuler les différents pans de leur histoire.

Comme Viviane Elisabeth Fauville, l'héroïne du précédent roman de Julia Deck, celle qui se fait appeler Bérénice Beurivage est atteinte de troubles de la personnalité et de la mémoire. Inquiétante, cette amnésie entraîne – ou révèle – un trouble identitaire que de très nombreux changements de mode de narration (du « elle » au « je » en passant par le « vous » hérité de *La Modification* de Michel Butor) rendent encore plus manifeste<sup>43</sup>. C'est cette même instabilité que traduisent les villes où évolue le personnage. Bombardées, elles présentent aujourd'hui un visage différent, à l'image de Mademoiselle, qui endosse régulièrement une nouvelle identité et une nouvelle apparence<sup>44</sup>. Ce passé, aujourd'hui majoritairement enfoui sous des bâtiments récents<sup>45</sup>, fait l'objet de l'intérêt de l'héroïne, qui y puise la matière d'une réflexion existentielle. Elle parcourt ainsi un livre intitulé « Le Havre pendant le siège. Souvenirs du 1<sup>er</sup> au 12 septembre 1944 »<sup>46</sup>, comme si cette lecture pouvait compenser sa perte de mémoire, et la consoler, peut-être, par l'assurance que d'autres personnes ont vécu une expérience semblable à la sienne : « Possessions matérielles, évidemment, mais aussi les paysages, les rues qui ont

---

<sup>42</sup> La ressemblance entre Le Havre et Saint-Nazaire est d'autant plus grande que les bombardements y ont été bien plus nombreux qu'à Marseille : « Toutes les villes reconstruites après la Deuxième Guerre s'ordonnent sur une trame analogue, où les principales artères se nomment du Général-de-Gaulle, du Général-Leclerc, de la Libération, en sus des inexpugnables Victor-Hugo et Jean-Jaurès. Les bâtiments présentent des façades composées à partir d'une gamme réduite de modules architecturaux, sur le principe des constructions préfabriquées. » (*Ibid.*, p. 156).

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 74-75.

<sup>44</sup> Ce parallèle entre l'urbanisme et l'identité du personnage est d'ailleurs affirmé avant le début même du roman, par l'épigraphe extraite de l'essai d'Auguste Perret, *Contribution à une théorie de l'architecture* : « Celui qui dissimule un poteau commet une faute. Celui qui fait un faux poteau commet un crime. » La référence à l'architecture, et plus particulièrement aux formes géométriques de la ville, ne manquent pas d'évoquer l'héritage du Nouveau Roman dont est porteuse Julia Deck.

<sup>45</sup> Le quartier de la cité phocéenne que retient le roman est celui des environs du Panier : s'il procède d'une référence à *Terminal Frigo* de Jean Rolin, ce choix renvoie peut-être également à *Désert* de Le Clézio dont une partie de l'action se déroule elle aussi dans les rues qui s'étendent aux abords de la mairie de Marseille. Cette zone jouxtant le Vieux-Port fait par ailleurs coexister des bâtiments d'époques très diverses, des ruines antiques aux constructions contemporaines les plus spectaculaires.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 159.

servi de décor à leur vie, tout cela d'un bloc effacé, rayé de la topographie et par contiguïté de leur carte mentale, rien ne venant plus attester l'origine des souvenirs<sup>47</sup>. »

Les musées constituent eux aussi un espace qui tente de retracer l'évolution d'un lieu. C'est dans le cadre d'un musée de Saint-Nazaire que Mademoiselle rencontre l'Inspecteur, dans la base sous-marine que les Allemands ont construite « pendant l'Occupation pour abriter leurs sous-marins »<sup>48</sup> qu'ils font l'amour pour la première fois, et c'est dans le musée de la Marine de Paris qu'une violente dispute les oppose à la fin de leur relation<sup>49</sup>. En les fréquentant, Mademoiselle se livre à une quête identitaire, bien plus qu'à une activité culturelle :

J'ai examiné les tableaux à la recherche d'un indice. Sous l'influence de cette lumière méditerranéenne que j'avais perçue tout à l'heure, je me suis demandé si je connaissais le sud, et j'ai méthodiquement inspecté les rades de Toulon à Sète, puis je suis remontée par la façade atlantique jusqu'à Dieppe, et nulle part je n'ai trouvé la trace de mon passage.

Blanc de la page, blanc de la mémoire : Bérénice Beurivage est un fantasme d'écrivain et Mademoiselle un fantôme de personnage. Créature à la dérive, elle cherche son véritable moi comme le naufragé la bouée de sauvetage.

Mirage de bonheur, eldorado trompeur, la ville portuaire ne sert toutefois pas uniquement de cadre à l'action. Du fait même de leur histoire, Le Havre, Saint-Nazaire et Marseille se font le reflet de la déconstruction qui affecte l'identité de l'héroïne de Julia Deck. Dans la lignée des auteurs du Nouveau roman, cette dernière questionne la place de l'individu au sein de la collectivité, faisant à son tour le constat de la faillite d'un certain humanisme. Publié à la rentrée 2017, *Sigma*, son troisième ouvrage, délaisse les ports et leurs zones interlopes au profit de cités helvétiques telles que Genève, Berne ou Lausanne. Le caractère plus cossu, plus prospère de ces lieux sert néanmoins le même propos que celui dont étaient investies les villes du *Triangle d'hiver* : qu'il les exacerbe ou qu'il les canalise, l'environnement dans lequel s'inscrivent les personnages de cette jeune romancière entre en résonance avec le trouble, le désordre, la violence qui sourdent en chacun d'eux et, sans doute, en chacun de nous.

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 147.